

PROBLÈMES ET POSSIBILITÉS D'UNE HISTOIRE ÉCONOMIQUE QUANTITATIVE DE L'AMÉRIQUE LATINE DEPUIS L'INDÉPENDANCE : LE CAS DU BRÉSIL

par Frédéric Mauro

Le Brésil représente, en superficie, la moitié de l'Amérique du Sud. Il connaît, depuis 1940, un important développement industriel. C'est dire l'importance que peut revêtir une étude rétrospective de son économie, dans la perspective des théories du développement. Au début d'une série de recherches d'histoire quantitative, nous pouvons essayer de préciser notre méthode et d'examiner ce que pourrait être l'inventaire de nos sources.

Problèmes de méthode

Notre but : être utile aux autres spécialistes de sciences sociales, tournés, eux, vers le présent et l'avenir, en particulier aux économistes. Donc retrouver les mécanismes de l'économie brésilienne, mécanismes simples, généraux, que l'on trouve dans tous les systèmes économiques, et mécanismes structurels, propres à chaque type de structure. Pour les cerner avec une certaine précision, une étude quantitative est nécessaire. Une discussion vient de s'instituer en Europe entre les partisans de l'histoire «sérielle» et ceux de l'histoire «quantitative»⁽¹⁾. Mais ces deux adjectifs sont pris dans des

(1) Jean Marczewski, *Introduction à l'histoire quantitative*, Genève 1965 — et les références qu'il donne aux articles de P. Chaunu et de J. C. Toutain.

sens très précis qu'il convient de rappeler brièvement. Auparavant rappelons que l'histoire économique quantitative, au sens large du mot, n'est pas mise en cause : c'est à dire une histoire essayant de préciser au maximum le dessin des structures et le jeu des mécanismes en évitant de s'en tenir au qualitatif et en allant, chaque fois que c'est possible au quantitatif. Est-il possible, par contre, d'écrire une histoire « quantitative » du Brésil au sens précis où Jean Marzewski l'emploie, par opposition à l'histoire seulement sérielle de Pierre Chaunu ? On sait la différence : la première est une véritable comptabilité nationale rétrospective. Elle permet de construire un « modèle » sous forme d'un système d'équations. Les « inconnues » du système étant des variables dans le temps, le modèle est « dynamique ». Parmi les avantages de cette méthode, le plus apprécié est peut-être celui de pouvoir combler les lacunes de la documentation par la solution même des équations. Par exemple, si l'on ignore l'indice de la production pour une année déterminée, mais si l'on connaît, pour la même année, l'indice du revenu et celui des prix, il suffit de les diviser l'un par l'autre pour obtenir l'indice recherché. Sans vouloir revenir sur les autres avantages de la méthode « quantitative », disons qu'elle répond le mieux aux désirs et aux besoins des économistes. Elle débouche directement sur l'économie actuelle. Elle est précise. Elle évite les erreurs. Elle est très satisfaisante pour l'esprit ⁽¹⁾.

Ce sont des qualités que Pierre Chaunu ne nie pas. Mais s'il admet l'usage de cette méthode en Europe pour le xix^e et le xx^e siècles, il la juge impossible pour le xviii^e et *a fortiori* pour les siècles antérieurs : pour ces époques préstatistiques, la documentation, pense-t-il, est insuffisante pour remplir les rubriques exigées par une telle comptabilité. Les

(1) Parlant de l'histoire quantitative, Jean Marzewsky écrit : « Celle-ci se sert à la fois de séries chronologiques verticales qui représentent l'évolution d'une même catégorie de phénomènes nés dans le temps, et de comptes horizontaux qui analysent les structures formées par les phénomènes appartenant à une même période. L'histoire quantitative peut donc être comparée à une grille à trois dimensions dont l'histoire sérielle construit les colonnes et dont la comptabilité nationale aménage les étages... » (*op. cit.*, p. 48).

disciples de Jean Marczewski s'y sont essayés et, faute de données, ont abouti à des résultats plus que discutables : médiocres. Pour de telles époques, pense Pierre Chaunu, il faut se contenter de multiplier les indicateurs de conjoncture : prix, commerce, transports maritimes, production. Mais une comptabilité rigoureuse à la manière de Marczewski est une ambition illusoire.

Nous n'avons pas ici à juger de ce débat. On peut se demander toutefois si les objections faites par Pierre Chaunu pour le xviii^e siècle européen ne s'appliqueraient pas au xix^e et au xx^e siècle brésiliens⁽¹⁾. Le Brésil n'a pas encore connu sa vraie révolution industrielle. Il est sans doute en train seulement de la connaître. Il faudrait donc, pour lui, s'abstenir d'histoire quantitative et se contenter d'histoire sérielle. En vérité, il est possible et souhaitable de résoudre le problème par étapes.

a) On peut commencer par réunir le plus grand nombre possible de séries correspondant à des variables intéressantes le développement économique depuis le début du xix^e siècle. Certaines de ces séries ont déjà été publiées mais souvent de façon morcelée et dispersée. Il faut les réunir en un recueil complet et commode. D'autres séries n'ont pas été publiées ni même constituées. Mais il est facile de le faire. Nous pensons au budget annuel des municipes ou des Etats, du moins de certains. D'autres encore exigeront plus de recherches, un travail d'archives plus long : par exemple, le total annuel des successions pour un municipe déterminé : il faudra découvrir les chiffres dans les registres de plusieurs notaires, les additionner année par année. Naturellement ces nouvelles séries seront d'autant plus facilement réperables que l'on connaîtra mieux les dépôts d'archives et les institutions dont elles dépendent. Une solide connaissance des institutions brésiliennes nationales, régionales ou locales sera indispensable à nos chercheurs.

(1) Depuis Pierre Chaunu semble avoir assoupli son attitude puisqu'il a lui-même créé à l'Université de Caen un Centre d'Histoire Quantitative de la Normandie, qui travaille sur le xvi^e et le xvii^e siècles.

b) Il faudra ensuite passer les statistiques ainsi obtenues au crible d'une sévère critique. Critique externe et critique interne. Critiques fondées sur la connaissance des institutions et sur celle des événements. La première nous donnera la valeur exacte de la statistique recueillie: elle aidera à la critique externe. La seconde permettra d'apprécier si les fluctuations constatées dans les séries sont vraisemblables en égard à l'atmosphère des époques successives, aux avatars de la vie quotidienne: elle aidera à la critique interne.

c) Nous pourrons ainsi dresser les courbes correspondant aux séries. Courbes brutes, courbes corrigées de leurs dévaluations monétaires, courbes d'indices. Les structures étant bouleversées en un siècle et demi, il sera nécessaire de choisir plusieurs bases d'indices. Il faudra morceler certaines courbes: on ne peut prendre les mêmes critères pour juger du prix de la vie ou du niveau de vie dans la première moitié du XIX^e siècle et dans le deuxième quart du XX^e, car la structure de la consommation et les structures de prix sont très différentes d'une époque à l'autre⁽¹⁾. Au-delà des courbes brutes ou indicielles brutes, on essaiera de dégager des fluctuations à court et à long terme, soit par la méthode des moyennes mobiles soit par celle des moindres carrés. Enfin, on pourra calculer les coefficients de corrélation ou de régression entre les différentes courbes ou séries.

d) Nous atteindrons ainsi une première étape: celle d'une histoire sérielle, accompagnée d'une chronologie des événements (véritable calendrier de conjoncture), qui aura déjà le mérite de replacer les statistiques actuelles dans leur épaisseur temporelle. Cette histoire sérielle pourra être nationale, régionale, locale. Elle pourra se faire pour les agrégats, les secteurs (primaire, secondaire, tertiaire), les branches, éventuellement les firmes, celles-ci étant prises à titre d'échantillons.

e) Mais on pourra aller plus loin et choisir parmi les séries celles qui se prêteront le mieux à la confection d'une comptabilité nationale ou régionale. Il faudra commencer

(1) Cf. Denis Lambert, *Inflation, Sous-Développement et Croissance Economique*, Paris, 1959, p. 75 et suiv.

celle ci pour l'époque actuelle, puis pour un passé récent et remonter peu à peu à des passés plus lointains. Cette méthode régressive est la plus commode et la plus prudente. Bien conduite elle peut stimuler la recherche de nouvelles variables et pour cela de nouvelles sources de documentation. Elle permettra de calculer la croissance globale et les croissances partielles par époque ou par secteur — et, au delà, les taux de croissance globale ou de croissance par tête. Au départ on pourrait chercher à établir les comptes suivants (1):

- Un compte de production
- un compte de revenu produit
- un compte de revenu disponible (consommation-épargne)
- un compte des opérations financières (investissements, stocks, liquidités, etc.)
- un compte des opérations extérieures, regroupant tout les opérations des comptes précédents qui touchent aux relations avec l'extérieur.

f) À ce modèle applicable aux agrégats on pourra en joindre d'autres, partiels, applicables aux différents secteurs ou aux diverses branches d'activité, bien que, au niveau des branches, le travail soit difficile pour le XIX^e siècle. Il sera parfois possible de bâtir un tableau carré intersectoriel *input-output* à la manière de Léontieff.

g) Cette comptabilité devra être dynamique au sens des historiens, c'est à dire qu'elle devra faire apparaître pour un espace donné les changements de structure à travers le temps. De même, elle permettra des comparaisons à travers l'espace. Dans le premier cas, on s'attachera à vérifier si la conjoncture à longue période correspond vraiment à des changements de structure, lesquels, et s'ils sont conformes aux schémas établis par les économistes, Rostow par exemple. On pourra vérifier, de la même façon, les théories de la

(1) Cf. Jean Marczewski, *op. cit.*, p. 15 16. Cf aussi son chapitre III, p. 52 et suiv. sur «Les variables historiques», reproduction d'un article paru dans *Revue Economique* no. I, Paris, janv. 1965.

croissance jadis ou actuellement en honneur, depuis la théorie classique jusqu'à la rostowienne et éventuellement les enrichir ou les corriger, choisir, entre elles, celle qui s'adapte le mieux au cas brésilien ou à tel ou tel cas particulier à l'intérieur du Brésil.

Les Sources

Une bibliographie doit nous donner l'état de toute la documentation imprimée connue sur le sujet⁽⁴⁾. En attendant, nous pouvons nous faire une idée approximative de nos possibilités de travail.

a) *Depuis la Seconde Guerre Mondiale*, les sources statistiques sont assez abondantes⁽⁵⁾. Le gouvernement brésilien, l'administration des Etats et des Municipales publient d'abondants renseignements. Ils sont aidés par des organismes spécialisés: le Conseil National de Géographie et de Statistique, qui a un caractère officiel et qui est directement rattaché à la Présidence — la Fondation Getulio Vargas qui s'est intéressée au revenu national mais aussi aux principaux problèmes économiques et financiers et qui publie la *Revista Brasileira de Economia*. Les Universités de S. Paulo, de Belo Horizonte, de Bahia se tournent vers les problèmes nationaux. D'autres Universités, plus jeunes, les suivent. D'une façon générale, les statistiques relatives à la comptabilité nationale à la vie monétaire et fiscale sont publiées. Elles valent ce qu'elles valent et il ne faudrait pas leur donner la confiance qu'on accorde à celle des organismes nord-américains ou anglais. Mais elles rendent de grands services. C'est, comme en Europe, sur le plan régional qu'elles ont le plus de progrès à faire. Il n'y a pas encore, semble-t-il, de vraie comptabilité régionale mais les choses sont en train, au moins dans certaines régions. En réalité, bien que très abondantes, ces

(4) Elle a été publiée depuis la rédaction de cet article: W. P. Mc Greevey et R. B. Tyrer, «Recent Research on the Economic History of Latin America», *Latin-American Research Review*, vol III, n.º 2, Printemps 1968, p. 89-117.

(5) Cf. Denis Lambert, *op. cit.* p. 72 à 75.

statistiques suffisent à peine pour rendre compte d'une situation qui est devenue très complexe. D'autre part, elles sont faussées au départ par le dualisme de la société brésilienne : d'un côté une société archaïque que le dénombrement ne peut atteindre, sauf indirectement ou sous certaines formes rudimentaires ; de l'autre, une société ultra moderne.

Cela s'applique aussi aux statistiques provenant des organisations internationales. Pourtant les travaux de la C. E. P. A. L., par exemple, sont remarquables. «Les dernières enquêtes, écrit Denis Lambert, menées par cette commission sur les tendances du développement et les perspectives de croissance au Brésil, en Colombie et le Bolivie, constituent, avec les enquêtes économiques annuelles et les études sur l'industrie, l'une des ressources statistiques les plus riches que nous ayons pu utiliser» (1). Les autres organisations internationales se sont aussi intéressées à l'Amérique Latine. Le Fonds Monétaire International publie, dans sa revue mensuelle, des indices de prix et des séries monétaires recouvrant le Brésil, sans compter de nombreux documents annexes. La Banque Internationale pour la Reconstruction et le Développement (B. I. R. D.) a étudié au Brésil les problèmes de développement (Mission Klein Sachs). L'Organisation des Etats Américains publie également des enquêtes qui touchent au Brésil.

Enfin, il existe, dans les pays possédant des intérêts économiques au Brésil, de nombreux organismes privés ou publics qui procèdent à des recherches économiques et financières. C'est tout d'abord le cas des grandes banques, par exemple les études de Chase Manhattan Bank aux Etats Unis, les bulletins d'information de la Banque Française et Italienne pour l'Amérique du Sud, et de la Société Générale, en France. C'est également le cas des publications du «Department of Commerce» aux Etats Unis, et de «L'Institute of American Affairs», de «L'Institut pour le Commerce extérieur» en Italie, de certaines publications de l'I. N. S. E. E. en France, du «Board of Trade» en Grande-Bretagne.

(1) *op. cit.* p. 74.

b) *Entre les deux guerres mondiales.* Toute l'organisation statistique précédente n'existe pas encore. Seuls certains instituts, certaines administrations, quelques organisations internationales publient des chiffres. Certaines séries ont été recueillies, après 1945, sous une forme commode: par exemple cette *Sintese economico-financeira do Brasil* de Rafael Xavier, publiée par la Fondation Getulio Vargas en 1946. C'est un ensemble de statistiques qui portent sur la production, le commerce extérieur et le commerce de cabotage (ceux-ci faciles à connaître grâce à l'Administration des Douanes) les finances publiques (dont les chiffres sont fournis par le ministère des Finances). Ce sont les statistiques traditionnelles, celles qui n'exigent pas d'organismes spécialisés d'observation économique. Elles sont très précieuses mais elles posent deux sortes de problèmes:

1.^e) Celui du raccordement avec les séries postérieures à 1945. Il faut en effet raccorder des indices de prix calculés sur des bases d'observation différentes ou présentés par référence à une année de base différente.

«Il est très difficile de comparer l'indice du coût de la vie établi officiellement après la guerre, au Brésil, à celui qui avait été calculé en 1914, étant donné que le nombre des marchandises dont on a observé les variations de prix ainsi que leur nature, a évolué. De plus, les transformations du genre de vie, depuis la guerre, ont provoqué la naissance d'habitudes de consommation nouvelles et il serait nécessaire de rechercher quels étaient les articles de plus forte consommation, en 1914 et 1950» (1).

2.^e) L'autre problème est celui de la disproportion entre les statistiques relativement simples de cette époque, assez significatives pour la période qui a précédé, période dominée par une monoculture d'exportation, et la réalité économique de l'entre deux guerres et plus spécialement de la période postérieure à la crise de 1929 marquée par une complexité croissante de la vie économique. Il faudra donc compléter les statistiques publiées par de longues recherches dans la presse et les archives de l'époque.

(1) *Op. cit.*, p. 76.

b) *Entre les deux guerres mondiales.* Toute l'organisation statistique précédente n'existe pas encore. Seuls certains instituts, certaines administrations, quelques organisations internationales publient des chiffres. Certaines séries ont été recueillies, après 1945, sous une forme commode : par exemple cette *Sintese economico-financeira do Brasil* de Rafael Xavier, publiée par la Fondation Getulio Vargas en 1946. C'est un ensemble de statistiques qui portent sur la production, le commerce extérieur et le commerce de cabotage (ceux-ci faciles à connaître grâce à l'Administration des Douanes) les finances publiques (dont les chiffres sont fournis par le ministère des Finances). Ce sont les statistiques traditionnelles, celles qui n'exigent pas d'organismes spécialisés d'observation économique. Elles sont très précieuses mais elles posent deux sortes de problèmes :

1.^e) Celui du raccordement avec les séries postérieures à 1945. Il faut en effet raccorder des indices de prix calculés sur des bases d'observation différentes ou présentés par référence à une année de base différente.

«Il est très difficile de comparer l'indice du coût de la vie établi officiellement après la guerre, au Brésil, à celui qui avait été calculé en 1914, étant donné que le nombre des marchandises dont on a observé les variations de prix ainsi que leur nature, a évolué. De plus, les transformations du genre de vie, depuis la guerre, ont provoqué la naissance d'habitudes de consommation nouvelles et il serait nécessaire de rechercher quels étaient les articles de plus forte consommation, en 1914 et 1950» (1).

2.^e) L'autre problème est celui de la disproportion entre les statistiques relativement simples de cette époque, assez significatives pour la période qui a précédé, période dominée par une monoculture d'exportation, et la réalité économique de l'entre deux guerres et plus spécialement de la période postérieure à la crise de 1929 marquée par une complexité croissante de la vie économique. Il faudra donc compléter les statistiques publiées par de longues recherches dans la presse et les archives de l'époque.

(1) *Op. cit.*, p. 76.

indique les recensements de 1872, 1890, 1900, 1920, et naturellement ceux qui leur sont postérieurs. Il indique aussi les élaborations statistiques faites à partir des recensements et publiés à part. Par exemple pour 1890: a) le résumé publié en 1898 (*Synopse do recenseamento...*) β) *Sexo, raça e estado civil, nacionalidade filiação culto e analfabetismo da população recenseada em 31 de dezembro de 1890*, publié également en 1898, enfin les *Idades da população recenseada em 31 de dezembro de 1890*, publié en 1901.

L'I. B. G. E. (*Instituto Brasileiro de Geografia e Estatística*) a publié en 1958, en 36 pages, un résumé de tous les recensements (*A população do Brasil: Dados censitários, 1872-1950*). L'esclavage cessant seulement en 1888, les travaux concernant la traite des Noirs et l'histoire des esclaves sur les plantations donnent des indications quantitatives sur cette partie de la population: par exemple le livre de Mauricio Goulart⁽¹⁾. Ses calculs sont fondés sur des sources éparses mais utiles.

Enfin, entre les recensements, des sondages dans les registres d'état civil, là où ils existent, pourraient nous donner une idée des fluctuations de la population.

2^e) *Les archives financières* sont, avec les archives démographiques, les plus faciles d'accès. Elles auront l'avantage de donner de vraies séries alors que, en démographie, nous avons surtout des recensements. Mais il faudra faire la prospection systématique des archives municipales et des Etats et du ministère fédéral des finances, ainsi que de *l'Arquivo Nacional* et de la *Biblioteca Nacional*. Il sera particulièrement intéressant de noter les rubriques des budgets, pour en étudier la structure et son évolution au cours des ans. A cette prospection d'archives financières on pourra rattacher celle qui touche aux différentes administrations du gouvernement impérial, puis fédéral. Travail fastidieux mais qui, avec l'appui bienveillant des administrations ou archives, doit être mené à bien. On rencontrera sans doute d'immenses lacunes. Mais il faut savoir à quoi s'en tenir. Nous invitons les chercheurs à

(1) Mauricio Goulart, *Escravidão Africana no Brasil*, S. Paulo, 1950.

commencer par là. Quelques séries sont déjà publiées, en tableaux annexes aux ouvrages cités plus haut.

Enfin les recensements démographiques donnent aussi beaucoup de renseignements économiques, en particulier celui de 1920, placé à la charnière des périodes statistique et prestatistique. Il donne, par exemple, les professions et la valeur des terres.

3^e) *Les archives privées* demanderont de gros efforts. Il faudra prospecter, puis convaincre les propriétaires de laisser nos chercheurs travailler chez eux. Malgré le climat tropical il est impossible que les papiers de famille ou les archives d'entreprise du xix^e siècle aient tous disparu. On recherchera :

a) Les archives des banques et établissements financiers qui apparaissent avec la poussée du premier cycle du café.

b) Les papiers des maisons de commerce, exportation, importation, commission, courtage.

c) Les archives des grandes exploitations caféières ou sucrières et des premières industries.

d) Les papiers de famille qui peuvent éventuellement contenir des documents agricoles ou agraires, commerciaux ou industriels.

Dans ces différents fonds, les types de documents les plus intéressants sont :

- les comptabilités
- les correspondances commerciales
- les dossiers ou fichiers du personnel ou des clients
- les rapports des conseils d'administration.

Naturellement ce que nous écrivons pour ces archives antérieures à 1920 est *a fortiori* valable pour les archives postérieures à 1920. Cependant, avant comme après, elles nous donneront des renseignements d'ordre microéconomique, donc d'un autre ordre que les archives publiques. On peut faire remarquer que pour la période préstatistique les séries microéconomiques remplacent parfois les séries macroéconomiques déficientes ou inexistantes. De ce point de vue elles sont

moins nécessaires après 1920. Enfin, bien souvent l'histoire de la famille ou de l'entreprise commencera avant cette date et s'étalera après elle, même peut-être jusqu'à nos jours. Il sera alors préférable d'étudier toute cette histoire sans tenir compte de cette limite de 1920 et même de l'autre limite statistique de 1945.

4^e) *Les archives étrangères* seront très précieuses pour le XIX^e siècle. Pour le début du siècle, il faudra consulter les archives portugaises et les livres que A. Balbi en a tirées⁽¹⁾. Ensuite il ne faudra négliger aucun grand pays européen. Pour la France, un inventaire des archives françaises concernant l'Amérique Latine est en cours. La présence à Paris de nombreux chercheurs latino-américains peut laisser supposer que ces archives sont exploitées au maximum et seront bientôt entièrement dépouillées. Il ne faudra pas oublier, d'ailleurs, les papiers de maisons privées intéressées au commerce de l'Amérique latine et qui seront plus difficiles à découvrir.

Mais c'est surtout l'Angleterre qui pourra fournir beaucoup de renseignements sur l'économie brésilienne au XIX^e siècle. On partira du livre d'Alan K. Manchester, *British Preeminence in Brasil: its Rise and Decline*⁽²⁾ et on remontera aux sources: *Public Record Office, Board of Trade, Foreign Office* et les grandes maisons de commerce et de navigation, les grandes institutions bancaires spécialement intéressées par le Brésil dès le XIX^e siècle.

*

* *

Il serait souhaitable que d'ici quatre ou cinq ans une nouvelle réunion des spécialistes de l'histoire quantitative latino-américaine mesure les progrès accomplis dans leur recherche. Pour le Brésil, nous avons quelques raisons d'espérer que celle-ci aura été féconde et qu'ils ne viendront pas les mains trop vides.

(1) Adrien Balbi, *Essai statistique sur le royaume de Portugal et d'Algarve*, Paris 1822, 2 vos.; Adrien Balbi, *Variétés politico-statistiques sur la monarchie portugaise*, Paris 1822.

(2) Chapell Hill, 1933.